

CINÉMA

Plaidoyer pour sauver les abeilles

Le film «More Than Honey», bientôt sur nos écrans, décrypte le phénomène de la disparition des abeilles. Interview du réalisateur zurichois Markus Imhoof.

Markus Imhoof, vous êtes un auteur de films de fiction. Pourquoi ce documentaire sur les abeilles?

► Mon grand-père était apiculteur. Il avait une vision romantique d'un monde dans lequel insectes, plantes et êtres humains cohabitaient en bonne intelligence. Le contrôle toujours plus étendu que l'homme exerce sur la nature a fait voler cette harmonie en éclats. Lorsque le phénomène de la disparition des colonies a commencé à s'intensifier, il y a six ou sept ans, cela a été pour moi un déclic. J'ai voulu essayer de comprendre.

La situation est-elle vraiment catastrophique?

► Hélas, oui. Les effectifs chutent de manière dramatique. Selon les régions du monde, 30 à 70% des populations ont disparu. Aux Etats-Unis, où nous avons tourné une partie du film, 1,5 des 2,4 millions de colonies se sont volatilisées. La situation de l'Europe n'est guère plus réjouissante. En Allemagne, le quart des colonies a été décimé, avec des pertes atteignant 70% dans certains élevages. La Suisse n'est pas épargnée. Le même scénario se répète partout. Les abeilles quittent leurs ruches par milliards pour ne

plus jamais revenir. On ne trouve pas de prédateurs ni de cadavres à proximité.

Avez-vous réussi à identifier les causes de ce «syndrome de l'effondrement», comme l'appellent les scientifiques?

► Elles sont multiples. L'industrialisation de l'agriculture, la tendance aux monocultures et le recours massif à la chimie en sont partiellement responsables. Interdits en Suisse, mais autorisés dans de nombreux pays, les traitements antibiotiques préventifs affaiblissent le système immunitaire des abeilles. La globalisation des échanges a également eu un rôle majeur dans la spectaculaire progression du varroa. Associé à la loque européenne, ce parasite a grandement contribué à la disparition des colonies.

Comment expliquer la prolifération du varroa, qui a causé des ravages en Suisse?

► A partir du XIX^e siècle, les apiculteurs russes ont commencé à envoyer des abeilles chez leurs voisins chinois pour y produire du miel. Pas du tout présentes en Asie à cette époque, les abeilles russes sont pour la première fois entrées en contact avec *Apis cerana*, une espèce locale hôte du varroa, qui les a contaminées. Dans le courant du XX^e siècle, la transmission du parasite s'est étendue aux populations européennes et américaines, que l'évolution n'avait pas préparées à se défendre contre cette nouvelle attaque. La Suisse a pour sa part été touchée en 1984. Cinq ans plus tard, l'ensemble des colonies helvétiques était infesté.

Qu'en est-il des abeilles sauvages? Résistent-elles mieux aux parasites?

- Aujourd'hui, les abeilles mellifères sauvages ont quasiment disparu de nos contrées. En Suisse, elles sont systématiquement éliminées, par peur qu'elles contaminent les abeilles d'élevage. Poussée à l'extrême, la sélection génétique entraîne inévitablement une baisse de la diversité des gènes, qui est

l'un des facteurs expliquant le manque de résistance des abeilles aux maladies. A l'avenir, on importera peut-être chez nous des abeilles sauvages d'Australie, un pays exempt de varroa. Des scientifiques que nous avons filmés là-bas réalisent en ce moment des tests pour mieux connaître l'espèce et certaines de ses caractéristiques, dont celles liées à son système immunitaire.

Les prises de vues permettent au spectateur de suivre les abeilles de jour comme de nuit, dans leurs ruches et même en vol. Comment avez-vous réalisé cette prouesse?

- Je ne voulais pas me contenter de faire un film documentaire sur le mode journalistique pour tenter d'expliquer la disparition des abeilles. Il était important à mes yeux qu'on se place autant du côté des hommes que de celui des abeilles, afin de susciter une certaine émotion au travers de cette proximité. Nous avons utilisé, entre autres, des objectifs habituellement employés pour faire des endoscopies, qui nous ont permis de filmer de très près les insectes. Nous avons également ralenti volontairement certaines séquences, que l'œil humain serait incapable de voir sans cet artifice. Comme le battement des ailes des abeilles, que nous avons suivi en vol avec des minihélicoptères équipés de caméras.

Le titre de votre film, «More Than Honey», que l'on pourrait traduire par «Plus que du miel», résume bien votre propos. Sans abeilles, nous sommes en danger...

- Un tiers des aliments que nous consommons provient directement du travail de pollinisation des abeilles, essentielles à la survie de notre agriculture. Les Nations Unies ont récemment évalué la valeur du service économique rendu par les insectes pollinisateurs, qui dépasse largement 100 milliards de francs suisses par an! On n'en a pas assez conscience.

Vous ne filmez pas les abeilles en ville. Est-il utopique d'imaginer qu'un jour la majorité d'entre elles s'y concentreront?

- Aussi paradoxal que cela paraisse, elles se portent souvent mieux en ville qu'à la campagne. La nourriture y est abondante et les gaz d'échappement des voitures sont nettement moins nocifs que les pesticides. Mais dans ce cas, les abeilles ne pollinisent plus les plantes nourricières. Dans certaines régions de Chine, où nous avons tourné, ce scénario est devenu réalité. Ce sont des ouvriers qui, au moyen de cotons-tiges, fécondent certaines plantes à la place des insectes. Quand on sait que pour faire un kilo de miel, une colonie d'abeilles parcourt une distance qui équivaut à trois fois le tour de la terre, l'être humain aura de la peine à rivaliser avec les pollinisateurs.

Cette séquence nous renvoie l'image effrayante de l'homme, qui asservit totalement la nature à ses besoins...

- C'est sûr que l'homme a fait beaucoup de dégâts. S'il n'y a presque plus d'abeilles dans certaines provinces chinoises, c'est entre autres parce que Mao a ordonné de tuer les moineaux, sous prétexte qu'ils causaient des dégâts aux cultures. Une prolifération d'insectes a suivi, qu'on a combattue massivement par les pesticides. Les populations d'insectes pollinisateurs se sont effondrées. De tels exemples abondent. Malgré cela, je reste optimiste. J'espère que

nous arriverons à nous entendre et à trouver des solutions. Comme le font les 50 000 abeilles d'une ruche, qui unissent leurs forces pour atteindre le même but. Mais pour cela, nous devons répondre à une question cruciale. Faisons-nous encore

partie de la nature ou sommes-nous pour elle l'équivalent d'un parasite destructeur?

**PROPOS RECUEILLIS PAR
ALEXANDER ZELENKA ■**

+ D'INFOS Sur les écrans romands le 28 novembre. Pour gagner des places, participez à notre concours en page 12.

